

était-il autre chose que le Christ et le christianisme?

Le christianisme était-il connu des lettrés de ce temps? Il l'était très-probablement de tous, certainement de quelques-uns. Plutarque n'en parle pas, et n'en eût certes parlé qu'en mal. Mais quand on songe combien, à cette époque, le christianisme était fréquemment introduit par la mère de famille à côté de l'autel domestique; combien c'était l'intérêt et le droit du christianisme de soutenir dans l'intérieur des maisons la cause de la liberté de conscience; on aura de la peine à ne pas voir dans le passage suivant une précaution prise contre lui: « La femme ne doit pas avoir d'autres amis que ceux de son mari, et, comme parmi les amis, les dieux sont les premiers, elle ne doit connaître de dieux que ceux qu'adore son mari; qu'elle ferme donc la porte aux religions inutiles et aux superstitions étrangères. Car à nul dieu ne peuvent plaire les sacrifices qu'une femme lui offre à la dérobée et à l'insu de son mari¹. »

Voilà pour Plutarque². Quant à Pline le jeune, on le sait par son épître à Trajan, il connaissait parfaitement les chrétiens, leur nombre, leur prosélytisme, leur constance, le secret même de leur vie commune et son innocence. Les deux amis de Pline, Suétone et Tacite, nomment les chrétiens, et on sait en quels termes le dernier raconte la persécution de Néron; Juvénal, à son tour, fait allusion à cette persécution. Chez Épictète, nous avons vu des for-

¹ *Conjugalia præcept.* 17, t. II, p. 140. Sur l'introduction du christianisme par les femmes dans les familles, voy. le fait de Pomponia Græcina dans Tacite, *Annal.*, XIV, 32.

² Selon un auteur chrétien, « Plutarque aurait connu le saint Évangile et mêlé ses propres pensées à celles de la théologie chrétienne. » (Théodoret, *Græcorum affectuum curatio, Sermo*, 1.)

mules chrétiennes, le mot d'*Ange*, le *Kyrie eleison*; son Cynique, pauvre, célibataire, apôtre de la vérité, a pu être pris pour un moine chrétien. Deux fois il parle des chrétiens; sous le nom de Juifs d'abord, mais en termes tels qu'il n'est guère possible de les méconnaître; ailleurs sous le nom, propre à eux seuls, de Galiléens¹.

Le christianisme n'était donc pas inconnu à ces écrivains, et, de plus, connu ou inconnu, il agissait autour d'eux. Les coïncidences de dates me semblent frappantes. Comme je l'ai fait voir dans un autre ouvrage², le christianisme apparaît au moment de la plus grande atonie philosophique; il entre à Rome, sous Claude, à une époque où pas une école sérieuse ne subsistait. Mais bientôt, sous Néron, comme par une sorte d'émulation, la philosophie se réveille, le stoïcisme reparaît, non pas seulement dans l'école, mais au forum, au sénat, dans l'exil et en face des supplices. Démétrius et Musonius Rufus surgissent, et Sénèque nous témoigne, par de nombreuses imitations, le voisinage et l'inspiration du dogme chrétien. Sous Ves-

¹ Il dit à un faux stoïcien: « Pourquoi te faire appeler stoïque? pourquoi tromper le peuple? pourquoi, étant Grec, contrefaire le Juif? Ne vois-tu pas en quel sens on appelle un homme ou Juif, ou Syrien, ou Égyptien (à raison de leurs différentes pratiques religieuses)? Et si nous voyons un homme aux allures ambigües, nous disons: Ce n'est pas là un Juif, mais il en joue le rôle. Si, au contraire, il prend franchement les allures d'un baptisé et d'un affilié (*βεβαμμένον και ήρημένον*), alors il est réellement et on l'appelle Juif. Nous, au contraire, nous ne sommes que de faux baptisés, Juifs en paroles, autres en actions, en désaccord avec notre propre langage et bien éloignés de mettre en pratique les doctrines que nous nous faisons gloire de professer. » (II, 9.)

En exhortant au mépris des tyrans et des supplices, il ajoute: « Il y a des gens qu'une certaine espèce de folie met au-dessus de ces craintes et rend indifférents à la mort. Ce que ceux-là font par démence, les Galiléens par habitude, nul ne le fera-t-il par raison? » (Apud *Arrian.*, IV, 7.)

² *Les Césars, Tableau*, etc., I, IV, ch. II.

pasien, tandis que le christianisme, plus paisible mais toujours menacé, prêche, enseigne, attaque le vice, conseille l'abstinence, honore le célibat, brave le martyre; nous voyons surgir le néo-cynisme, ce cynisme mystique dont nous parlions tout à l'heure, prêcheur hardi, professant la pauvreté, embrassant le célibat, pratiquant l'austérité, ne reculant pas devant les supplices. Sous Domitien nous voyons, et dans la philosophie et dans le christianisme, même zèle contre le vice, même emploi de la parole et de la plume, même hardiesse en face des tyrans, même exil, mêmes supplices; sous Nerva, même amnistie et même retour, pour la philosophie plus orgueilleux et plus éclatant, pour l'Église plus humble et plus salutaire. Nous remarquons dans les mœurs de l'époque flavienne, plus pures et plus domestiques que celles de Néron, un contre-coup bien affaibli de la pureté, de la virginité, de la continence chrétiennes. Sous Trajan, enfin, le travail philosophique et le travail chrétien continuent sur la même ligne, la philosophie côtoyant toujours le dogme chrétien, acceptant l'unité de Dieu, la vanité des idoles, l'absurdité des fables, la fraternité en Dieu du genre humain, le devoir de la compassion et de l'assistance, le devoir même de l'humilité, le devoir de la chasteté, la condamnation des jeux de gladiateurs, le blâme contre l'esclavage. Ce travail que Plutarque faisait subir au paganisme pour le sauver, ne ressemblait-il pas, toute mesure gardée, au travail que les chrétiens opéraient sur le judaïsme afin de le continuer en le renouvelant; substituant le sens spirituel, large, humain, cosmopolite, au sens littéral, étroit, national, exclusif? La philosophie ne touchait-elle pas encore au christianisme par cet autre point, qu'évitant désormais les discussions

purement spéculatives, son activité morale l'occupait tout entière? Désertant parfois l'abri tutélaire de l'école et l'ombre des platanes de l'Académie, la philosophie se hasardait sur la place publique, elle parlait en face au peuple, elle parlait en face au prince. Ne semble-t-il pas qu'il y eût par tout le monde comme une inspiration bien ou mal comprise d'apostolat, comme une émulation de missionnaires, comme un exemple donné d'en haut et qui provoquait de toutes parts des imitations bien souvent vicieuses, vaniteuses, mensongères, mais ardentes et continues?

Seulement, quelle différence entre la puissance de l'une et celle de l'autre! et comment ne pas donner au christianisme la grande part dans la révolution morale qui s'opérait!

Lorsqu'on demande au Seigneur : « Êtes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » — Il répond : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent; les pauvres sont évangélisés, et heureux est celui qui ne sera pas scandalisé en moi ! » Il donne ainsi deux signes de la rédemption qui se préparait et de la vie nouvelle du monde : les œuvres miraculeuses d'un côté, l'évangélisation des pauvres de l'autre.

Examinons de quel côté l'un et l'autre de ces deux signes se rencontraient alors. Où les pauvres étaient-ils évangélisés?

Malgré ses apparitions plus ou moins fréquentes sur la place publique ou sur le théâtre, la philosophie ne parlait

¹ Matth., xi, 5, 6.]

guère au peuple. Épictète, esclave lui-même et le plus populaire de tous les philosophes, laisse voir des traces de ce mépris du sage pour la *plèbe sans philosophie* (ἐχλὸς ἀφιλόσοφος). La philosophie n'entraît pas dans la boutique du pauvre ouvrier; encore moins dans l'ergastule de l'esclave; elle ne se fût jamais avisée de réunir tous les dimanches dans un grenier, ou au besoin dans un souterrain, une vingtaine d'esclaves et de pauvres pour leur enseigner sa morale; elle n'eût pas écrit tout exprès pour eux des lettres qu'elle leur eût recommandé de lire, de relire en commun, de copier, de recopier, de passer et de faire passer à d'autres. Elle s'adressait aux sages et non aux hommes, à une école et non au monde. La sagesse d'Épictète se distribuait sous quelque portique de Nicopolis à une cinquantaine de disciples peut-être qui venaient successivement l'entendre; le paganisme réformé de Plutarque était pour ses amis les lettrés, et, loin de toucher en quelque chose à la religion du peuple, il avait pour but de mettre la raison des lettrés en accord apparent avec la religion du peuple.

Il en était autrement chez les chrétiens. Pour eux il ne s'agissait pas d'un enseignement à des disciples choisis, d'une sagesse ou d'une religion de lettrés. On parlait au peuple et on écrivait pour le peuple autant qu'il était possible. On se fut servi de la presse si elle eût existé, et on eût fait un bien immense avec ce qui, trop souvent, a été l'instrument d'un mal immense. Du reste, les copies multipliées, les lectures continuelles et communes suppléaient à la presse; les lambeaux de papyrus ou de parchemin écrits des deux côtés (ἐπισθέρρατος) sur lesquels on avait copié les Épîtres de saint Paul étaient déjà autrement ré-

pandus dans le monde que les beaux rouleaux de parchemin poncé et vermillonné, sur le recto desquels les calligraphes de la grande Rome avaient écrit le traité *des Offices* de Cicéron. Mais l'enseignement oral dans l'Église chrétienne prédominait toujours sur l'enseignement écrit. Les épîtres des Apôtres n'étaient elles-mêmes que le résumé succinct de leurs discours. Par les réunions sacrées, par les agapes qui les suivaient, par les visites d'évêques, par la rencontre des frères éloignés, par l'hospitalité même que recevaient les voyageurs, les proscrits, les martyrs, l'enseignement oral était continuel. D'autel en autel, de cénacle en cénacle, de la cellule de l'esclave à la chambre du riche et de la chambre du riche à l'atelier du pauvre, la parole allait et venait sans cesse, avec cette permanente ardeur d'hommes récemment délivrés et purifiés qui se sentaient tous missionnaires de la délivrance et de la pureté.

En un mot, chez les chrétiens, on évangélisait le pauvre. Jusque-là, jamais pensée quelconque, intellectuelle, morale ou religieuse, n'avait ainsi pénétré dans la masse du peuple. Jusque-là, pour l'esclave et pour le pauvre, il n'y avait pas d'évangile, pas de bonne ni de mauvaise nouvelle à distribuer; il n'y avait rien. Plus tard, on a eu la presse pour parler au peuple; mais quand on l'a fait, aux seizième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, on a prêché au peuple, ce qui est toujours facile, dans le sens de ses intérêts, de ses passions, de sa liberté extérieure; on l'a prêché moins pour renouveler le monde que pour le troubler. Cette fois, on le prêchait dans le sens de ses devoirs, de sa liberté intérieure, de sa vie hors de ce monde. On remuait cependant les âmes et on renouvelait le monde, sans le troubler.

Et, maintenant, pour parler de la seconde marque que

Notre-Seigneur donne de sa mission, où s'opéraient des signes et des prodiges? Pourquoi ce silence des oracles, si ce n'est parce qu'une grande action surnaturelle s'exerçait sur le monde? Il faut le dire franchement et nettement, l'auteur des oracles reculait parce qu'il se sentait en présence d'un adversaire qui était son maître. Sans doute le chrétien, par son bon sens, par sa droiture d'esprit, par le calme de sa pensée, réduisait facilement à néant ce qui dans les oracles était l'œuvre de la supercherie humaine. Mais il y avait autre chose que cela dans les oracles, et le père du mensonge, qui est aussi le père de la fausse théurgie, y avait, outre son action indirecte par la fourberie humaine, son action directe par la détestable influence de sa force surnaturelle. Celle-là, le chrétien la combattait par le surnaturel béni dont il avait reçu la grâce. Les prestiges des devins se taisaient devant la parole d'un exorciste, comme la Pythonisse s'était tue devant saint Paul. De là cette agonie de la Pythie, ces étranges aveux des oracles, cette extinction d'un si grand nombre de foyers fatidiques. Satan était doublement vaincu; ses impostures et ses maléficés, placés en face de la suprême vérité et de la suprême puissance, étaient mis en fuite les uns comme les autres; l'aube du jour chassait tous les fantômes. Aux œuvres miraculeuses comme à l'évangélisation des pauvres, la vraie lumière et la vraie rédemption se reconnaissaient.

C'est ainsi que l'ébranlement donné du haut de la croix se faisait partout sentir. Païenne, athée, persécutrice, la philosophie reflétait malgré elle la lueur de la vérité chrétienne, et à son tour servait involontairement la cause de la vérité. Elle lui donnait des armes, et les Pères de l'Église ne se sont fait nul scrupule d'employer contre les

dieux de la Fable les arguments et les sarcasmes des académiciens, des stoïciens, des sceptiques, des épicuriens. Elle lui ouvrait la route, en jetant, je ne dirai pas dans ses livres (car il faut toujours se rappeler combien peu les livres étaient lus), mais dans ses écoles, dans ses prédications en place publique, jusque dans les harangues banales des rhéteurs, ces quelques semences de vérité chrétienne que le vent du siècle lui avait apportées, on ne savait d'où. Le christianisme et la philosophie pouvaient se faire la guerre; la philosophie ne s'en éclairait pas moins du christianisme; le christianisme ne s'en servait pas moins de la philosophie.

Et, comme en souvenir de ce contact, plus marqué au temps dont nous parlons, il a plu aux générations chrétiennes des siècles postérieurs de s'éprendre particulièrement des païens illustres du siècle de Trajan. Ce n'est pas Marc Aurèle, plus méritant à beaucoup d'égards; c'est Trajan que, par une sorte de violence faite à la justice divine, saint Grégoire le Grand aurait fait entrer au paradis. Ce n'est pas Virgile, si aimé de Dante, que le poète florentin osera sauver: à la sortie des enfers, Virgile s'arrête et ne saurait conduire plus loin son illustre disciple; mais un autre poète devient alors son guide, et, en lui faisant traverser les cercles du purgatoire, arrive lui-même à monter jusque dans le paradis. Or ce poète, désigné sur la foi d'une légende ou plutôt d'une vague tradition des grammairiens du moyen âge, c'est Stace, un homme de la génération qui vécut sous Domitien et Trajan. Personne, je crois, n'a espéré le salut de Cicéron; mais tout le moyen âge a tenu Sénèque pour chrétien. Hadrien et Antonin, dont on cite des lettres toutes favorables à l'Église, n'ont

été absous par personne ; mais Pline le Jeune, pour sa lettre où, en vrai Pilate, tout en justifiant les chrétiens, il les livre à la mort, Pline le Jeune a obtenu l'honneur d'une légende qui le fait chrétien et martyr. Plutarque lui-même, si enfoncé dans son paganisme, a paru mériter d'être confondu avec un autre Plutarque, disciple d'Origène et martyr¹. Un auteur moderne, qui s'est plu à recueillir ces traditions indulgentes du moyen âge, va plus loin encore, et, par des motifs que je ne saurais trouver bien graves, dans les cyniques dont parle Épictète il veut voir des chrétiens ; par suite, dans le cynique Démétrius, chef de cette école, un chrétien ; par suite, dans Thraséa, que Démétrius assista à sa dernière heure, un chrétien ; dans la plupart des victimes de Domitien, des chrétiens².

La critique historique n'accepte, sans doute, ni ces traditions indulgentes, ni ces paradoxes ingénieux et érudits ; mais par quel hasard sont-ce tous des personnages de la même époque auxquels cette indulgence s'attache ? et pourquoi cette prédilection particulière des chrétiens des siècles postérieurs pour les païens de la seconde moitié du premier siècle ?

Ne serait-ce pas parce que cette époque est celle où la prédication du christianisme, devenant plus éclatante, perceait l'ombre de bien des consciences, rencontrait bien

¹ Voy. M. Fleury, *saint Paul et Sénèque*, t. II, p. 29 et s., 66 et s.

² Pour celles-ci, M. Fleury (*Saint Paul et Sénèque*, t. II, p. 15) se fonde sur le passage de Suétone (in *Domit.*) d'après lequel Acilius Glabrio, Civica Cerialis et d'autres auraient été mis à mort, *quasi molitores novarum rerum*. Cette phrase, selon lui, veut dire : « comme sectateurs d'un culte nouveau. » Je ne crois pas qu'aucun latiniste puisse accepter ce sens : *res novæ, mutatio rerum, molitores rerum novarum* (en grec νεωτερισται) sont toujours pris dans le sens de *révolution* et *révolutionnaires politiques*.

des pressentiments, satisfaisait à bien des aspirations latentes, faisait bien des néophytes inconnus auxquels elle ne pensait point et qui souvent ne se révélaient pas à elle ? Nulle expression plus belle et plus historique ne saurait peindre, comme je la comprends, la tendance de ce siècle, que ces magnifiques vers que Dante met dans la bouche de Stace parlant à Virgile. Bien gratuitement, sans doute, il fait de Stace un chrétien ; mais, à combien d'âmes contemporaines de Stace, je n'en doute pas, le même langage eût convenu !

« Toi le premier, dit le poète chrétien au poète prophète involontaire du christianisme, toi le premier, tu m'as envoyé m'abreuver aux sources du Parnasse, et le premier après Dieu tu m'as éclairé.

« Tu as fait comme un homme qui marche la nuit, portant derrière lui une lumière ; il n'en profite pas, mais il éclaire ceux qui le suivent.

« Ça été quand tu as dit : « Le siècle se renouvelle, la justice revient, et avec elle le premier âge des hommes, et une race nouvelle descend des cieux. »

« Par toi je fus poète, par toi, chrétien. Mais afin que tu voies mieux mon dessin, je vais de ma main y mettre de nouvelles couleurs.

« Déjà le monde entier était pénétré de la vraie croyance qu'avaient semée les messagers du royaume éternel.

« Et ta parole, que je viens de citer, s'accordait avec les nouveaux prédicateurs, de telle sorte que je me pris à les visiter souvent.

« Puis ils me parurent si saints, qu'au temps où Domitien les persécuta, leurs pleurs ne coulèrent pas sans mes larmes.

« Et tant que je demeurai là-bas, je les soutins; et la droiture de leurs mœurs me fit mépriser toutes les autres sectes.

« Et, avant que dans mon poème j'eusse conduit les Grecs aux fleuves de Thèbes, je reçus le baptême; mais, par crainte, je demeurai chrétien caché¹. »

Purgatoire, xxii, 64, 90. J'emprunte la traduction de ces vers à l'œuvre posthume et bien précieuse de mon regrettable ami et confrère, M. Ozanam. Je voudrais que ce fût ici le lieu de le citer, de le louer et de le pleurer davantage.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA MAISON FLAVIA (69-96)

CHAPITRE PREMIER. — IDÉE GÉNÉRALE DE CET OUVRAGE.

Sujet du livre. Époque prospère de l'empire romain, de Vespasien à Marc Aurèle	3
Causes de cette prospérité : Absence de succession héréditaire, maturité des princes, etc.	5
Mais surtout, développement plus grand du christianisme.	8
Pourquoi le christianisme s'est-il développé de préférence dans le monde gréco-romain?	9
Avantages de la civilisation gréco-romaine. — La monogamie	10
— L'esprit d'égalité.	11
— La liberté de l'intelligence.	15
Sur ces trois points, le christianisme rend à la société romaine plus d'aide qu'il n'en reçut d'elle.	15
Grand rôle du christianisme dans l'empire à cette époque. Peu s'en fallut qu'il n'arrivât dès lors à conquérir sa liberté.	16
Marc Aurèle en la donnant eût pu sauver l'empire	17
Tels sont les faits que nous allons étudier	17

CHAPITRE II. — VESPASIEN (69-81). — EMBARRAS DE L'EMPIRE (69-70).

Vespasien arrive d'Alexandrie à Rome (été 70).	19
Deux partis dans Rome. Parti du Sénat, parti Néronien.	19
Violence de la réaction anti-Néronienne.	21
Difficultés financières. L'empire romain était pauvre.	25
Système d'impôt, assez analogue à celui des modernes.	25